

Les premières heures de sa journée étoient employées à donner des conseils, des remèdes, souvent même de l'argent, à des pauvres malades, bien entendu cependant que les maladies ne fussent pas graves; en ce cas il se réservoir le soin de les secourir d'argent & de remèdes, & les renvoyoit à des Médecins de ses amis secrètement associés avec lui pour cette généreuse occupation. Il faisoit avec la même charité les fonctions d'inspecteur de la Pharmacie de l'Hôtel-Dieu; & M.^{rs} les Administrateurs convaincus que le zèle & les connoissances sont héréditaires dans sa famille, ont choisi M. son fils pour continuer ces fonctions, qu'il a acceptées comme la plus précieuse partie de l'héritage de son père.

Sa place de Pensionnaire-Chymiste a été remplie par M. Bourdelin, Associé dans la même classe.



E' L O G E

D E M. CHICOYNEAU.

FRANÇOIS CHICOYNEAU naquit à Montpellier en 1672, de Michel Chicoyneau, Conseiller en la Cour des Comptes, Aides & Finances de cette ville, Chancelier de l'Université de Médecine, Professeur d'Anatomie & de Botanique dans la même Université, & de Magdeleine Pichotte, sœur de M. Pichotte aussi Conseiller en la Cour des Comptes.

La place de Chancelier de l'Université de Montpellier sembloit être en quelque sorte devenue un bien héréditaire dans sa famille: Michel Chicoyneau étoit le troisième qui l'eût possédée; il la tenoit des mains de M. Richer de Belleval son parent, qui l'avoit pour cela fait venir de Blois, où sa famille remplissoit depuis long temps les premières Magistratures. Une inscription que l'on voit sur le frontispice de l'Hôtel de cette ville, fait foi que ce fut sous l'édilité de deux de ses ancêtres que cet Hôtel de Ville fut bâti

vers le milieu du seizième siècle; & plusieurs familles nobles & distinguées des environs de Blois, qui subsistent encore aujourd'hui, se font honneur d'appartenir à M. Chicoyneau.

Celui dont nous faisons l'Éloge, étoit le second de trois frères; son père l'avoit destiné au service de mer, comptant trouver dans ses deux autres enfans des successeurs aux places qu'il occupoit, & espérant qu'une figure avantageuse, un esprit aisé & vif, & des manières prévenantes, pourroient procurer à celui-ci beaucoup d'agrémens dans l'état auquel il l'avoit destiné; mais il éprouva bien-tôt que les vûes qui paroissent les plus sages à nos yeux, ne sont pas toujours celles que la Sagesse suprême a sur nous. Son aîné herborisant sur les bords d'une rivière, eut le malheur d'y tomber & d'y périr, & le cadet attaqué d'une maladie lente à laquelle tous les secours de l'art ne purent apporter de remède, mourut avant l'âge de vingt ans, ayant tous deux rempli la place de Chancelier de l'Université, dont le père s'étoit démis en leur faveur, & qu'il eut deux fois la douleur de reprendre, se trouvant ainsi, contre l'ordre de la Nature, en quelque sorte héritier de ses propres enfans.

Ces deux funestes accidens changèrent absolument la destination du jeune Chicoyneau; devenu la seule espérance & la seule ressource de sa famille, son père ne voulut plus le laisser exposé aux hasards de la guerre & de la mer, il se hâta de le rappeler, & lui ordonna de se livrer désormais aux études qui étoient nécessaires pour le mettre en état de succéder à ses places, & plus encore à sa capacité. Un ordre pareil eût peut-être trouvé de la résistance chez un grand nombre de jeunes gens, qui auroient eu peine à sacrifier à la gloire lente & tranquille de la Littérature, celle d'une profession brillante, & naturellement si chère à notre nation. M. Chicoyneau ne se révolta point contre cet ordre, il céda de bonne grace aux circonstances qui exigeoient son changement: la volonté de son père en avoit fait un Officier, la volonté de son père le rappela à l'étude de la Médecine. Il faut pourtant avouer que peu de personnes seroient capables

d'une pareille obéissance; il doit être assez rare de trouver dans un même sujet les talens nécessaires pour faire un bon Officier, & ceux qui le sont pour former un grand Médecin.

L'ardeur avec laquelle il se livra à cette nouvelle occupation, lui eut bien-tôt fait réparer avec usure le temps qu'il avoit employé à d'autres usages : des études qui auroient dû lui être si pénibles & si étrangères, ne sembloient être pour lui qu'un amusement, & il obtint à vingt-cinq ans la qualité de Docteur, après avoir déjà acquis par son travail celle de savant Médecin.

A peine étoit-il revêtu de ce titre, que le Roi voulant qu'il succédât à son père déjà très-âgé & privé de la vûe, le pourvut de la place de Chancelier de l'Université, & des deux chaires d'Anatomie & de Botanique qui y sont ordinairement jointes : cette faveur du Prince ne fit que redoubler son ardeur, bien-tôt il fut en état de remplir ces places comme s'il n'avoit eu de sa vie d'autre occupation. L'Anatomie ancienne & moderne, la Botanique prise dans toute son étendue, devinrent entre les mains du nouveau Professeur, grace à son extrême facilité & à son heureuse mémoire, un trésor inépuisable qu'il communiquoit avec abondance à ses auditeurs : une belle latinité & un débit avantageux servoient d'ornement à des connoissances si utiles, & l'ordre nécessaire à l'intelligence des Sciences difficiles achevoit de donner le plus haut prix à ses leçons. Il s'attachoit d'ailleurs à ses disciples; toujours accessible pour eux, il ne croyoit pas en être quitte pour leur abandonner quelques heures de sa journée, il regardoit comme la plus heureuse celle à laquelle il pouvoit leur rendre quelque service, ou leur applanir quelque difficulté.

Malgré toutes ces occupations anatomiques & botaniques, il n'abandonnoit pas l'étude des autres parties de la Médecine, il s'en instruisoit à fond, aimant mieux apprendre par les observations de ceux qui l'avoient précédé, la manière de parer les cas difficiles, que d'en être desagréablement instruit par ses propres fautes : ce ne fut qu'après plus de

quinze ans de cette sage précaution, qu'il crut pouvoir sans risque se donner à la pratique.

Nous disons qu'il s'y donna, car jamais personne n'a exercé sa profession d'une manière plus noble & plus désintéressée : en état par sa fortune de se passer de la reconnaissance due à ses soins, il n'en voulut jamais accepter aucune ; il accordoit volontiers ses soins à tous ceux qui les lui demandoient, mais c'étoit toujours les pauvres qu'il voyoit par préférence, il les aidoit de ses conseils & de tout ce dont ils avoient besoin, ils étoient sûrs d'être conduits avec autant & plus de soin & d'affection que les malades les plus opulens. La gloire de ses succès brillans & la réputation de ses vertus furent la seule récompense qu'il voulut retirer de ses peines & de ses travaux.

Il avoit déjà passé plusieurs années dans cette généreuse occupation, lorsqu'il se présenta une occasion d'exercer à la fois son courage, ses talens & son zèle. La ville de Marseille fut affligée de la peste, bien-tôt cette cruelle maladie fit de cette ville florissante un objet digne de compassion. M. le Duc d'Orléans Régent du Royaume, de qui les talens & le cœur de M. Chicoyneau étoient connus, n'hésita pas de le mettre à la tête des Médecins qu'il se hâta d'y envoyer.

Il trouva en arrivant dans cette malheureuse ville, que la peste n'étoit pas le seul fléau qu'elle avoit à redouter : la frayeur de cette terrible maladie avoit écarté tous les secours que les habitans auroient pû se prêter mutuellement, & avoit peut-être fait elle seule plus de mal que la peste même ; on avoit négligé toutes les précautions nécessaires, nuls vivres, nuls secours, nuls remèdes, les malades & les mourans étoient exposés aux insultes & aux violences des brigands que le besoin & l'impunité rendoient encore moins humains & plus hardis ; les enfans au berceau, abandonnés dans leurs propres maisons devenues désertes, expiroient accablés sous le poids de la misère commune, ou dévorés par la faim ; les cadavres restés dans les maisons & dans

les rues , exhaloient une odeur capable de mettre la contagion dans un endroit où elle n'auroit pas été : tel & plus affreux encore fut le spectacle qui frappa M. Chicoyneau en arrivant à Marseille. Bien-tôt ses soins & son zèle firent disparaître une partie de ces horreurs : l'intrépidité avec laquelle lui & M.^{rs} Boyer & Verny, qui lui avoient été associés pour cette espèce d'expédition , abordèrent les pestiférés , ranimèrent le courage des Citoyens , & les malades auparavant abandonnés eurent du secours. Il publia une dissertation savante, dans laquelle il prétendoit prouver que la peste ne se communique point par la proximité, ni même par le contact de ceux qui en sont atteints : peut-être n'avoit-il en vûe que de rassurer ceux qui pouvoient secourir les malades ; & en ce cas rien de plus héroïque que le courage avec lequel il affrontoit le danger en les assistant lui-même, & disséquant de sa propre main un grand nombre de cadavres de ceux qui étoient morts de la contagion ; peut-être aussi étoit-il persuadé de ce qu'il disoit, & cette circonstance diminueroit peu de sa gloire, il y gagneroit du côté de ses lumières, qui avoient été capables de faire évanouir à ses yeux un phantôme si effrayant, & il n'y perdrait que peu du côté du courage, dont la partie la plus essentielle est peut-être de ne craindre que le danger réel, & de ne point être ému des apparences même les plus menaçantes.

Ce n'étoit pas seulement comme Médecin que M. Chicoyneau veilloit au bien de ceux dont la guérison avoit été commise à ses soins, il profita de la confiance du Prince Régent, & du zèle de M. Chirac, alors son premier Médecin, pour obtenir qu'on envoyât à Marseille des vivres, de l'argent & tout ce qui pouvoit y être nécessaire. Après avoir employé la journée à secourir les malades, & à s'instruire de la source du mal par de fréquentes dissections, il passoit une partie de la nuit à écrire les lettres nécessaires pour informer le Ministère de ce qui se passoit, & à répondre au nombre prodigieux d'illustres Médecins qui se hâtoient d'apprendre de lui-même l'histoire de ce triste événement,

& la

& la manière dont il s'étoit conduit dans cette occasion.

La peste de Marseille & les travaux de M. Chicoyneau durèrent près d'une année : à peine en étoit-il quitte, que la même maladie se fit sentir à Aix, & y répandit la terreur & la désolation; il y vola, il eut la satisfaction d'y être arrivé assez tôt pour en arrêter les suites; & après un peu de séjour, le mal paroissant dissipé, il retourna à Montpellier pour jouir des honneurs que méritoit son zèle, & du repos qui devoit, après tant de fatigues, lui être devenu si nécessaire.

Le Roi fut extrêmement satisfait de la manière dont il s'étoit conduit, & lui en donna des marques par un brevet honorable, accompagné d'une pension proportionnée à ses services.

La réception qu'on lui fit à Montpellier ne fut pas moins flatteuse, ce n'étoient qu'acclamations & réjouissances publiques, on lui dressa des arcs de triomphe, les habitans de la ville & les étudiants en Médecine vinrent le féliciter; honneurs d'autant plus satisfaisans pour lui, qu'ils lui étoient plus librement & plus justement rendus. Si les Romains décernoient une couronne à celui qui, dans la chaleur du combat, avoit exposé sa vie pour sauver celle de son concitoyen, quels honneurs ne méritoit-il pas, lui, qui en exposant la sienne avec une si longue & si constante intrépidité, avoit sauvé celle de plusieurs milliers de ses compatriotes!

Tranquille au sein de sa patrie, M. Chicoyneau reprit l'exercice de ses places de Chancelier & de Professeur, & continua de s'en acquitter comme s'il, en eût eu besoin pour établir sa réputation. Nous ne parlons point de l'exercice de la Médecine; il lui en auroit trop coûté de pouvoir être utile & de ne l'être pas. Ce fut dans ces occupations qu'il passa le temps qui s'écoula depuis son retour à Montpellier, jusqu'à 1731, qu'il fut appelé à la Cour pour être Médecin des Enfans de France.

Il ne garda ce poste qu'environ neuf mois : la place de premier Médecin du Roi étant venue à vaquer par la mort de M. Chirac, alors son beau-père, il en fut aussi-tôt pourvu.

On ne pouvoit sûrement pas lui reprocher les brigues qu'il avoit faites pour y parvenir : pendant les neuf mois qu'il avoit passés à la Cour, il n'avoit fait d'autre visite à feu M. le Cardinal de Fleury, que celle qu'il n'avoit pû se dispenser de lui rendre à son arrivée ; & quand il se présenta chez lui pour le remercier de sa nomination à la place de premier Médecin, ce Ministre ne pût s'empêcher de lui dire publiquement & avec une espèce de reproche obligeant, que c'étoit la seconde fois qu'il le voyoit chez lui.

La place de premier Médecin ne changea rien à sa manière de vivre, si ce n'est qu'elle le mit en état de faire plus de bien, & il en usa si généreusement, que quoiqu'il l'ait possédée pendant vingt ans, il n'a laissé en mourant que le même bien qu'il avoit auparavant ; du reste, même affabilité, même douceur, même modestie : les grands & les petits n'eurent qu'une voix sur son compte, & ceux qui eurent affaire à lui se louèrent toujours de sa candeur & de sa justice.

Mais ce que nous ne pouvons assez louer, c'est le soin & le zèle avec lesquels il a toujours veillé sur la précieuse santé qui lui étoit confiée : on l'a vû, courbé sous le poids des années, suivre le Roi dans ses voyages, & même dans ses campagnes ; il étoit à Metz lorsque la maladie de ce Prince alarma si vivement tous ses sujets. Nous supprimons cette époque, dont le seul souvenir attaqueroit peut-être encore trop vivement le cœur des véritables François : on sent assez à quoi le devoir de M. Chicoyneau l'engageoit dans une pareille occasion, & son zèle ne lui auroit sûrement pas permis d'y manquer.

Peut-être le mérite de cet attachement se pourroit-il, en quelque sorte, partager entre le Monarque & M. Chicoyneau ; mais cela même diminueroit peu de sa gloire, & on peut presque répondre que du caractère dont il étoit, il auroit rempli ses devoirs avec autant d'exactitude, auprès d'un Roi moins digne d'être aimé.

Enfin, après avoir vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, toujours occupé de sa profession, il succomba sous le poids

de la vieillesse, & mourut le 13 Avril 1752, regretté de son Maître & de tous ceux qui le connoissoient; & l'honneur de cette Compagnie ne me permet pas de taire que ç'a été dans l'Académie que le Roi lui a choisi, en la personne de M. Senac un digne successeur.

On a assez peu d'ouvrages imprimés de M. Chicoyneau; occupé dès sa jeunesse des fonctions assidues & pénibles d'un ministère public, & ensuite de la pratique la plus étendue, il n'eut guère le temps de composer. A la Cour même, les vuides de son service étoient plus que remplis par les consultations sans nombre qui lui étoient adressées du dedans & du dehors du Royaume; souvent il falloit qu'il prît sur son sommeil pour y répondre: il étoit d'ailleurs juge très-sévère de ses propres ouvrages, il comptoit toujours sur quelques momens de tranquillité, dans lesquels il pourroit leur donner la dernière main; ces momens ne sont point venus, & les ouvrages qu'il destinoit au Public ne lui ont point été donnés.

On a cependant de lui quelques Dissertations, au nombre desquelles nous pouvons mettre plusieurs Thèses qu'il a fait soutenir sur des sujets intéressans qu'il avoit choisis & travaillés avec soin; telles sont, la Dissertation dont nous avons fait mention en parlant de la peste de Marseille; celle où il traite si les malades qu'on nomme *imaginaires* se peuvent guérir par la seule diversion qu'on feroit à leurs idées, & sans employer aucun remède corporel; celle où il examine quel traitement exigent des fièvres malignes; celle où il recherche si l'usage du quinquina convient dans la catalepsie dont les accès sont périodiques: tous ces morceaux, que son devoir a comme arrachés à sa modestie, passent chez les connoisseurs pour des ouvrages achevés. Une seule de ces Dissertations, dont nous n'avons point encore parlé, a fait une révolution dans la pratique de la Médecine; & on aura toujours à M. Chicoyneau l'obligation d'avoir presque entièrement réformé le traitement de cette fâcheuse maladie; qui, bien que si capable de servir de frein au vice & à la débauche, ne leur sert le plus souvent que de punition; du

172 HIST. DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.
moins le procédé qu'il prescrit a-t-il été adopté par tous les
bons praticiens.

Mais si le Public ne doit pas à M. Chicoyneau un grand nombre d'ouvrages sortis de sa plume, il lui en doit peut-être un nombre prodigieux sortis de celle de ses disciples. C'est assez le sort des grands Professeurs, de mettre les autres en état d'entreprendre des recherches que leurs propres occupations leur interdisent à eux-mêmes, & il y auroit de l'ingratitude à ne leur en pas tenir compte.

Il étoit depuis 1732 Associé-Libre de cette Académie : son âge & ses occupations ne lui permettoient pas de se livrer au travail académique ; mais un homme de ce mérite étoit trop naturellement destiné à y avoir place, pour que l'Académie eût pû négliger de se l'acquérir.

M. Chicoyneau avoit été marié deux fois ; il avoit eu de son premier mariage un fils que par une triste conformité avec M. son père il perdit revêtu de la place de Chancelier de l'Université de Montpellier, & deux filles, l'une mariée à M. Dalmeras, & l'autre à M. Pas, tous deux Conseillers à la Cour des Comptes & Aides de Montpellier. Le second mariage de M. Chicoyneau fut avec M.^{lle} Chirac, fille de feu M. Chirac premier Médecin du Roi & Membre de cette Académie ; il en a laissé trois enfans, un fils, M. Chicoyneau de la Valette, aujourd'hui Fermier général, & deux filles, dont l'une a été mariée à M. le Marquis de la Maison-Fort, Capitaine des vaisseaux du Roi, & l'autre a épousé M. de Fortinon, Gentilhomme de la Province d'Auvergne.

La place d'Associé-Libre de M. Chicoyneau a été remplie par M. le Comte de la Galiffonière, Chef d'Escadre, Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis, chargé du dépôt des Journaux, Plans & Cartes de la Marine.



MEMOIRES